



Libération
12 avril 2022

Danse «The Dancing Public»: Mette Ingvarstsen mène la transe

Entre danse de club et convulsion, la chorégraphe danoise se livre à un poétique marathon qui sonne comme un exutoire post-confinement.



Dans un espace hybride entre théâtre et discothèque, Mette Ingvarstsen a conçu «Dancing Public» en parfaite synchronie avec le confinement. (Hans Meijer)

par [Ève Beauvallet](#)

La fille qui se balade sur la piste avec sa frange et ses baskets circule entre nous. Elle vibre avec la musique, elle veut nous transmettre sa pulsation, elle a des allures de prêtresse en pleine homélie. Les beats électroniques qui retentissent dans le club résonnent avec les phrases incantatoires, répétitives, qu'elle lance à la communauté comme dans un rituel de magie : «*tout va se mettre à danser*» ce soir, nous assure-t-elle, «*les murs vont danser*», «*les lumières vont danser*», «*les animaux vont danser*». Et par «*les animaux*», on comprend bien sûr «nous», privés de sièges, laissés debout. Echange de regard paniqué avec le voisin. Mais non, rassurons-nous, on ne sera obligé à rien ce soir, juste à vérifier ou non l'effet d'une parole performative et à regarder la fille entamer un drôle de marathon chorégraphié aux frontières de la danse de club et de la convulsion, du conte et du *spoken word*.

Un marathon durant lequel la danseuse et chorégraphe danoise Mette Ingvarstsen narre de bien étranges histoires de «chorémanies» : en 1374 à Aix-la-Chapelle mais aussi en 1518 à Strasbourg, et à la suite de catastrophes économiques, sociales ou naturelles, des gens furent contaminés par une danse collective incontrôlable, pratiquée pendant plusieurs mois, parfois jusqu'à la mort. On expliqua, poursuit-elle sur le beat de la musique, ces épidémies mystérieuses par la religion ou l'astrologie. Mais plus tard, une hypothèse scientifique parlera plutôt d'un empoisonnement à l'ergot de seigle, un champignon parasite aux propriétés toxiques, utilisé dans la production de LSD. D'autres interprétations parleront aussi de la puissance d'oppression exercée par une société patriarcale sur le corps des femmes, dans le cas de la tarentelle italienne, comme dans celui des «hystériques» qui fascinaient tant le docteur Charcot.

Ecoute cérébrale

Alors bien sûr, on voit bien le lien, nous qui tapons timidement du pied, là, debout, dans cet espace hybride entre théâtre et discothèque, ces lieux interdits pendant la pandémie. La privation de mouvement et de rassemblement des années passées a-t-elle ou non fait naître de nouvelles chorémanies, semble demander Mette Ingvarstsen, qui a conçu ce *Dancing Public* en parfaite synchronie avec le confinement ?

Les [free partys dans les Cévennes](#) au mois d'août 2020 ou les appels désespérés lancés au gouvernement pour rouvrir les discothèques n'en étaient-elles pas le signe ? Le déconfinement a-t-il créé un irrépressible besoin d'exutoire après des mois restés à l'état larvaire ? Pour la danseuse, qu'on admire, absolument, pour le public, pas vraiment. Non pas parce que nos corps seraient trop engourdis par la netflixisation de nos vies, mais parce qu'on est trop branchés, ici, sur l'écoute cérébrale du récit pour se laisser contaminer par une quelconque transe collective. Certains, dans la salle, ont parfois tenté de la feindre.